

Du fond de la Classe

« Il faut avoir le courage de dire que les bons ont été vaincus non parce qu'ils étaient bons, mais parce qu'ils étaient faibles. »

Cinq difficultés pour écrire la vérité
Bertolt Brecht

On reproduit ci-dessous une recension d'un des derniers ouvrages d'un sociologue américain, Alvin Gouldner (1920 – 1980).

Dans les débats qu'il nous intéresse de défricher, la compréhension des positions, des ressources et des engagements d'agent-es sociaux occupant dans les luttes politiques une situation de classe intermédiaire, médiatrice, d'« entre-deux » est d'un intérêt « stratégique »...

Le sociologue américain se situe dans son livre (non traduit en français) à l'échelle des sociétés contemporaines et dans le long-cours de leurs histoires. Mais peut-on se saisir de ce point de vue pour comprendre l'évolution de la lutte sur l'ex-Zad de NNDL ainsi que ses prolongements et son amplification dans les Soulèvements de la Terre ? Par exemple, le sociologue écrit : « *La Nouvelle Classe devient la guildes des maîtres d'une pédagogie invisible.* » Jolie anticipation des maîtres-stratèges à la manœuvre actuellement : voilà de quoi comprendre les saisons et les actes comme des actions pédagogiques, c'est-à-dire des espaces sociaux de production de modèles de compréhension pratique et d'action, susceptibles de se coordonner sans intention explicite et sans ordre formel. Le sociologue met également en avant la notion de capital culturel (ou informationnel) comme ressource stratégique monopolisée par cette nouvelle classe, la même année de la parution en France de *La Distinction* de Pierre Bourdieu, livre qui généralisa cette notion essentielle, au-delà de l'analyse déjà esquissée dans le cadre du système scolaire.

Cette approche peut également servir à comprendre les formes d'alliances que les Soulèvements recherchent et suscitent au sein de ces catégories professionnelles à la fois techniciennes, gestionnaires et productrices de discours à ambition critique, c'est-à-dire prétendant combattre et s'imposer face aux discours actuellement dominants.

Le texte ci-dessous fera certainement aussi écho aux critiques déjà anciennes de la bureaucratisation et de la confiscation des luttes révolutionnaires.

Pour avancer dans l'élucidation de ces dynamiques et dépasser la simple condamnation de pratiques autoritaires, une des pistes pourraient être une confrontation élargie des arguments appuyés par des faits. Et déjà entre personnes concernées et intéressées à s'engager dans un possible dépassement du constat de la récupération, soi-disant inéluctable, des luttes. Ce qui doit inclure l'explicitation de la position de ces personnes dans les mouvements politiques concernés afin qu'une « opinion » soit mise en relation avec une trajectoire spécifique. C'est, semble-t-il, une condition nécessaire pour progresser dans une intercompréhension des différents points de vue. Démarche susceptible de gagner en ampleur car pouvant intéresser des personnes occupant la même position dans d'autres luttes.

L'avenir des intellectuels et l'essor de la Nouvelle Classe

Alvin, W. Gouldner
New York, The Seabury Press, 1979

Recension de Benoît Allaire
Revue « Politique », volume 1, n°1, janvier 1982

Le spectre qui hanta l'Europe n'aurait été qu'une illusion. Et l'Histoire se préparerait à jouer un autre bon tour au vieux Marx. Oui, le Monde va changer de base mais, pas plus que l'esclave n'aura remplacé le maître ou que le serf n'aura pris la place du seigneur, ce ne sera le prolétariat qui ramassera les ruines du vieux Monde. Non, ce ne sera pas encore lui qui mettra fin à l'Histoire puisque, nous rappelle Gouldner : «The lowest class never comes to power. [La classe la plus basse n'arrive jamais au pouvoir.]»

Selon la dialectique de cet «hégélien de gauche» (c'est ainsi que se définit Gouldner), une nouvelle synthèse va émerger de l'affrontement de la thèse et de l'antithèse actuelles et ce sera (c'est déjà) la nouvelle classe qui cherche à se poser en nouvelle thèse.

Le point de départ de sa thèse à lui, Gouldner, c'est qu'une des insuffisances du scénario marxiste a été justement de proposer une théorie de la révolution qui reste silencieuse sur les auteurs du dit scénario, les théoriciens de la révolution eux-mêmes. C'est à dire, les intellectuels. Pourtant, jamais dans l'histoire moderne, les révoltes des ouvriers et des paysans n'ont pu abattre l'État et opérer un transfert réel de la propriété sans une alliance avec, et sous la direction des intellectuels. Sans les intellectuels, il ne peut y avoir que des rébellions, pas de révolution. Ce sont eux qui créent et qui contrôlent le Parti, cette structure qui permet la cristallisation des alliances de classes. Et qui sert, par la même occasion, de base populaire aux intellectuels, de tremplin vers le pouvoir.

Les intellectuels forment cette nouvelle classe qui monte. C'est elle que Gouldner analyse ici afin de corriger le scénario marxiste et montrer que l'Histoire n'est pas prête de finir.

La nouvelle classe de Gouldner forme originalement un groupe issu de la fraction éduquée de la bourgeoisie. Il refuse cependant de circonscrire l'activité des intellectuels au seul domaine des valeurs. De faire de ceux-ci uniquement des porteurs de l'idéologie. Et de les cantonner dans les rôles ou de critiques ou de légitimateurs d'une classe dominante, ou d'une classe dominée. Les intellectuels ne sont ni une fraction de classe ni un groupe spécialisé en idéologies mais une classe, une nouvelle classe. Composée de deux fractions:

« Il y a au moins deux élites au sein de la nouvelle classe : l'Intelligentsia dont les intérêts intellectuels sont fondamentalement « techniques », et les intellectuels dont les intérêts sont avant tout critiques, émancipateurs, herméneutiques et donc souvent politiques. » (p. 48)

Cette nouvelle classe est donc riche d'un instrument complexe, d'une arme à deux tranchants, une culture qui premièrement est son capital et qu'elle fait fructifier pour produire et reproduire les conditions sociales particulières qui lui permettent de s'approprier la plus grande part possible des revenus que peut générer la vente de ses connaissances «techniques» aux capitalistes. Et deuxièmement, lui permet, sur l'autre

tableau, de renforcer sa position hégémonique en utilisant les leviers «idéologiques» de sa culture particulière.

Sa culture, c'est une connaissance qui, entre autre choses, est technique. Elle lui permet donc d'acquérir une place vitale dans la gestion de la production et de faire payer très cher aux capitalistes les services qu'elle leur rend. Elle leur permet également de prendre peu à peu le pas sur les capitalistes. Les gestionnaires qualifiés deviennent de plus en plus indispensables et :

« L'ancienne classe d'investisseurs se transforme lentement en un groupe statutaire privilégié mais sans fonction, en une «noblesse» sans fonction dans la production et l'administration. Petit à petit, la nouvelle classe d'intellectuels transforme l'ancienne classe en classe rentière, en retraités... » (p. 17)

La culture de la nouvelle classe ne lui permet pas seulement d'acquérir des positions stratégiques dans la production. Elle permet également le renforcement de sa position idéologique. La gestion qu'exerce la nouvelle classe se veut scientifique. Professionnelle.

« Le professionnalisme installe silencieusement la nouvelle classe comme paradigme d'une autorité vertueuse et légitime, agissant avec compétence technique et avec un souci constant de la société dans son ensemble. Le professionnalisme renforce la légitimité de la nouvelle classe qui délégitime tacitement l'ancienne classe. » (p. 19)

La délégitimation de la «vieille» classe capitaliste ne signifie aucunement que la nouvelle classe est absolument et nécessairement contre l'autorité comme la majorité des sociologues américains qui ont étudié la question des intellectuels le croient, mais ennemie d'une autorité particulière dans le seul but d'imposer sa légitimité à elle. Et la nouvelle classe sait se servir du discours pour renforcer sa position autant vis-à-vis des capitalistes que du prolétariat. Elle se fait égalitariste quand elle réclame (pour tous) de meilleures conditions de travail ou la limitation des profits excessifs ; et anti-égalitariste quand elle réclame pour elle plus de pouvoirs et plus de revenus en échange des services que son capital culturel rend indispensables aux capitalistes. Sur les deux tableaux elle est gagnante. Et la nouvelle classe est passée maître dans l'art de présenter son intérêt propre comme étant tantôt celui des prolétaires, tantôt celui des capitalistes. Elle joue des deux, l'un contre l'autre, toujours à son avantage.

Encore faut-il expliquer à quoi tient l'efficacité du discours de la nouvelle classe. C'est que, nous dit Gouldner, la nouvelle classe, en tant que bourgeoisie culturelle issue de l'ancienne dont elle s'est détachée peu à peu pour former d'abord une fraction éduquée, puis se transformer progressivement en nouvelle classe, constitue, bien qu'elle soit elle-même divisée en fractions, une communauté unie par un langage commun. Gouldner qualifie d'ailleurs la nouvelle classe de «speech Community [communauté de discours] ».

Le langage particulier que partagent (bien qu'à des degrés divers) tous les membres de la nouvelle classe, et qu'ils s'emploient à rentabiliser, Gouldner l'appelle « the culture of Critical Discourse [la culture du discours critique] » (C.C.D.). Le C.C.D. est le ciment qui unit les intellectuels (a «common bond [un lien commun] »). C'est aussi une idéologie (« A share ideology ... about discourse » [une idéologie commune... sur le discours] » p. 28). Mais cette idéologie confère à celui qui la partage, et plus spécialement à celui qui la possède, un pouvoir réel, à cause de la nature particulière du C.C.D. lui-même:

« La culture du discours critique interdit de s'appuyer sur la personne de l'orateur, sur son autorité ou sur son statut dans la société pour justifier ses affirmations. En conséquence, la culture du discours critique délégitime tout discours fondé sur l'autorité sociétale traditionnelle, alors qu'il s'autorise lui-même la variante de discours élaborée de la culture du discours critique, comme norme de tout discours « sérieux ». Désormais, les personnes et leurs positions sociales ne doivent plus être visibles dans leur discours. La parole devient impersonnelle. Les orateurs se cachent derrière leur discours. Le discours semble désincarné, décontextualisé et fondé sur lui-même. (...) La Nouvelle Classe devient la guilde des maîtres d'une pédagogie invisible. » (p. 29).

Ce discours dépersonnalisé, qui s'auto-autorise, donne à celui qui le possède, et sait l'utiliser, une grande autorité en ce sens qu'il se présente comme essentiellement fondé sur la raison universelle ; et non comme émanant d'un groupe défendant son intérêt mesquin. Ce discours permet donc à la nouvelle classe non seulement de prétendre à l'indépendance ou à l'autonomie par rapport à la classe capitaliste dont le discours ne peut dissimuler les intérêts trop évidents, mais aussi de renforcer considérablement son propre pouvoir dans la mesure où elle est capable de se créer des alliances avec, par exemple, les ouvriers, en parlant en leur nom, en prenant leur défense, mais au nom de l'intérêt universel.

La nouvelle classe ne sert qu'un seul maître, elle-même. Elle accepte donc temporairement sa subordination vis-à-vis de la classe capitaliste mais dans la mesure où cela sert présentement ses intérêts. Et aussi longtemps que cela les servira. Il s'agit donc d'une alliance purement conjoncturelle qui ne fait pas perdre de vue à la nouvelle classe son intérêt propre. Il en est de même de ses alliances « politiques » avec les classes dominées à qui elle s'offre généreusement en aide dans la mesure où elle peut en tirer un soutien à sa cause et renforcer sa propre légitimité.

La chute de la bourgeoisie capitaliste traditionnelle ne signifiera donc pas la fin de toute domination.

« La Nouvelle Classe n'est pas la fin de la domination. Même si sa signification ultime est la fin de la domination de l'ancienne classe aisée, la nouvelle classe est aussi le noyau d'une nouvelle hiérarchie et l'élite d'une nouvelle forme de capital culturel. » (p. 83)

Le paradoxe de la nouvelle classe est d'être, à la fois, une force émancipatrice et, en même temps, élitiste :

« Le nouveau discours constitue le fondement d'une critique des formes de domination établies et permet d'échapper à la tradition, mais il porte également les germes d'une nouvelle domination. » (p. 84 – 85)

La nouvelle classe est donc, comme le dit Gouldner, une Classe Universelle défectueuse (« a Flawed Universal class »). Son universalisme est en réalité boiteux parce que ce n'est pas de la fin de l'Histoire dont elle est porteuse mais d'une nouvelle domination. Celle de la Nouvelle Classe.